

Intervention



Le théâtre?... Bof!

Alain-Martin Richard

Number 14, February 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/57478ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Intervention

ISSN

0705-1972 (print)

1923-256X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Richard, A.-M. (1982). Le théâtre?... Bof! *Intervention*, (14), 12-14.

Le théâtre?... Bof!

Cinq fois trois coups



Phot'oeil François Bergeron

STRIP

La lumière crue des projecteurs lessive les murs échaffaudés en caisses de bière. Nous sommes dans l'antré des strip-teaseuses, ces éclatantes érotiques. A tous ceux et celles (plus rares) qui ont vu d'en avant les effeuilleuses jouant de leur mascarade et de leur volupté, la Bordée offre le derrière, la loge-rancard/1, ou ce à quoi pense une girl quand elle se déshabille.*

Dans une atmosphère déprimante que la doyenne du club parvient à neutraliser par sa souveraine indifférence face aux misères humaines, deux girls s'affrontent en combat singulier: la rockeuse «heavy duty» et la romantique fleur bleue. Ni l'une, ni l'autre n'emportera la jouste, car ici tout le monde est perdant. Et puis il y a toujours le boulot. Entre leur spectacle, gagnepain oppressant ou libérateur selon le cas, et comme faisant partie de leur combat à vie les strip-teaseuses s'encouragent, s'engueulent,

s'aident, se prennent aux cheveux, se partagent leurs désirs, leurs impuissances, leurs rêves.

La belle enveloppe des sensuelles de scène, on le savait, recèle des drames communs aux mortel/les. Et c'est tout à leur avantage: n'avoir été que marionnettes à têtes creuses eut bien signifié la mort pour elles. Faisant métier de chair à appâter dans le repère des vautours mâles, la femme tente désespérément de suivre. La rockeuse, dont c'est le métier, y trouve sa justification dans l'ascendant, dans ce pouvoir absolu qu'elle possède sur les hommes quand elle s'exhibe. La romantique, dont c'est la passion, s'y gratifie par l'admiration qu'elle provoque (enfin qu'elle croit provoquer), celle qu'un père-amant cultivé voue à sa petite fille faisant école de danse. La maman, dont c'est la vocation, s'y réalise par le respect qu'elle impose et le plaisir exhibitionniste qu'elle y trouve alors que de mère servante elle devient courtisane maîtresse. Toute centrée sur elle-même et sur sa fille de neuf ans, elle assiste impassible au duel que se livrent ses camarades. Qu'elles s'entredéchirent si tel est leur désir. Elle fait ce soir son dernier show et puis bye-bye.

Les lumières de la salle peuvent remplacer celles des projecteurs. On remballer ses petites misères et on rentre chez soi, le coeur à peine plus chargé qu'auparavant.

* Titre d'un poème de B. Brecht

STRIP

de Catherine Caron, Brigitte Haentjen et Sylvie Trudel avec Ginette Guay, Diane Jules et Pierrette Robitaille
Mise en scène de Claude Binet
assisté de Andrée Leclerc
Scénographie: Geneviève Gauvreau
Éclairage: Pierre Labrie
Costumes: Nicole Fortin
Régie: Johanne Fmond
Environnement sonore: Claude Binet et Pierre Labrie
Production: La Bordée.

VIE ET MORT DES SOURIS VERTES

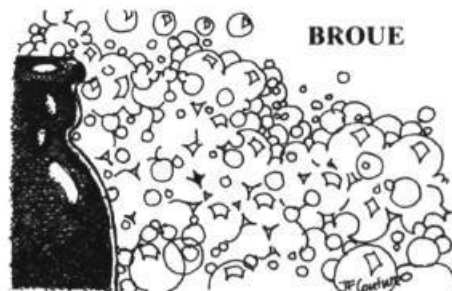
Une pièce bureau-chambre-des-souvenirs-thérapeutiques sertie de tentures comme des traînes de mariées. De chaque côté, des aires de jeu pour Jo-la-mère et Jo-la-soeur, Jo-l'amie, pour sa part, tente d'animer la pièce centrale que Lucie Tremblay, occupante des lieux, ferme systématiquement à toute intrusion de vie. C'est que Lucie Tremblay a un compte à régler avec elle-même.

Refusant la dispersion de son moi, elle érige une barricade autour d'elle, aux limites de sa table de travail. Mais au-delà de ce mur, des ombres s'animent, pénètrent par les interstices des pierres sans mortier. Jo, la fantôme multiple, de chair ou de résurgence, assaille Lucie sans arrêt pour lui redonner souffle, pour l'attirer dans la vie.

La mère distante, froide, insécure comme la maman d'Alice de Weingarten, en voulant se donner des ailes néglige d'enseigner à la cadette

l'amour de la vie, celui-là qui donne des ailes justement. Pour rigoler, la détestable grande soeur alimente le mythe de la mère indigne chez la jeune Lucie dont l'inconscience enfantine s'écroule. Pour son bien, évidemment. L'accès à l'âge adulte passe par une série de rites plus ou moins violents qui sont tous des coups de barre permettant d'avancer, de sortir des limbes de l'adolescence vers la lumière. Et finalement l'amitié persistante de Jo-l'amie viendra à bout des derniers retranchements. Elle réussira à faire pénétrer le rire et la légèreté dans l'univers adulte de Lucie. Elle peut maintenant s'ouvrir, comprendre et dévoiler ce qu'elle a apprivoisé.

La note finale, après la très belle lettre de Lucie à la fille qu'elle n'aura pas, pour être très poignante, n'en est pas moins remplie des espoirs qu'elle offre la liberté coupée de tous liens filiaux. Les possibles sont tapis dans le voyage au fond de soi.



Comme l'arrière-boutique des marchandes de rêves érotiques de Strip, Broue étale à la face du grand public — la pièce est un succès phénoménal — le sacro-saint débit de bière, de chips et de langues de boeuf, l'arrière-cour des maîtres du monde dont l'accès est réservé par un rituel initiatique à une seule moitié de la population. Tel un sépulcre violé, la taverne dévoile ses tristes secrets.

Parce que ce n'est pas gai. Drôle, oui, par le traitement dans la tradition de la farce, mais pas gai pour deux sous.

Les trois comédiens, aidés d'un seul mannequin, se partagent une vingtaine de rôles avec un brio remarquable, qui s'appuie sur leur grande versatilité. Dans un éclat de rire soutenu, le public, par une série de sketches se succédant comme un feu roulant, découvre (enfin la moitié du public découvre) la vie cachée des hommes de taverne.

Des tableaux, des scènes croquées sur le vif, forment une grande fresque de tares québécoises cristallisées dans ce phénomène de refuge social qu'est la taverne. Le texte, très juste et très vraisemblable par son unité de ton et de niveaux de langue, le traitement de la scénographie et l'approche de la mise en scène s'inscrivent tout droit dans la tradition du vaudeville. Un véritable vaudeville québécois où la langue exorcisée, le verbe cru et la situation grotesque, où «l'analyse de moeurs» et le peu de profondeur dramatique (sauf pour deux scènes) concourent à créer une véritable réussite théâtrale. Un grand succès populaire comme le Québec n'en a pas connu depuis longtemps.

BROUE

de Claude Meunier, Jean-Pierre Plante, Francine Ruel et Louis Saia
avec Michel Gauthier, Michel Côté et Marc Messier
Production: Les Voyagements



Phot'oeil François Bergeron

VIE ET MORT DES SOURIS VERTES

de Monique Proulx
avec Marie-Ginette Guay et Mianon Vallée
Mise en scène de Michel Morency
Scénographie et costumes de Carole Paré
Montage sonore de Paul Breton et Jean Lambert
Régie: Antoine Fafard
Production: Le centre dramatique de Québec

À QUI L'PETIT COEUR APRÈS NEUF HEURES ET DEMIE

D'abord une toile de fond envoûtante dont on ne se défera pas. Une mise en scène impeccable au diapason de la scénographie. Ou l'inverse. Unité des décors, des costumes, des jeux, des atmosphères. Une technique sans carambolages. Pas de trous de mémoire, aucun accès de toux du public rigolard. Une autre merveille disneylandienne dont nous sommes si friands dans nos sombres heures dépressives et dont le Trident possède la clé enrobée d'or.



Photo Couthuran

Le spectacle est magique. L'esthétique d'aplomb arrache au public des oh! expressifs. Et pour cause. Les artisans n'ont pas craint d'ensorceller la foule et d'imposer dès le départ un *Magical Mystery Tour* dans l'inconscient collectif.

Remontée dans le temps vers les années cinquante. La douce insouciance des couventines frou-frou préparant irrémédiablement leur avenir. Affublées de rose, gravitant autour de la riche personnalité de leur nonne nounou portant tunique et cornette roses, ce gentil petit monde de femmes incrustées dans un décor également rose fête dans l'appréhension et une totale ignorance du monde le terme de sa vie monastique: le bal des finissantes.

Déjà les dés sont jetés. Leur caractère, leurs aspirations, leurs choix sont immuables, gravés dans le marbre rose jusqu'à ce qu'un meilleur destin les emporte. A travers leur période blanche, puis grise, les personnages resteront ce qu'ils étaient dans la rose, sauf la soeur défroquée dont la trajectoire accentue l'immobilisme des autres.

Trente ans d'une génération marquée au fer par un système religieux carcéral dont le seul atout social majeur est d'avoir préparé des mésadaptés sociaux afin que se propage la demi-mesure humaine. Le tout servi à la manière des gâteaux factices de mariage, ces pièces montées dont la forme est en carton, l'intérieur vide et la décoration féérique.

À QUI LE P'TIT COEUR APRÈS NEUF HEURES ET DEMIE

de Maryse Pelletier
avec Micheline Bernard, Jean-Jacqui Boutet, Johanne Émond, Ginette Guay, Diane Jules et Pierrette Robitaille
Mise en scène de Gilbert Lepage
Scénographie de Michel-André Thibault
Éclairages de Jean Crépeau
Musique de Jean-Pierre Bonin
Bande sonore de Jean Cloutier
Production: Le Théâtre du Trident

HEAVY DUTY

ou la perception non-critique du journalisme informatisé.

Quelques instruments de torture gymnique que reflète un immense miroir disposé à angle dans le coin de la scène. Tout de go la scénographie souligne le caractère voyeuriste de la pièce.

C'est dans ce décor hirsute, sentant la sueur et le beau muscle, que s'amorce une étrange relation entre un maître de body building, un intellectuel complexé et une belle fille exhibitionniste, maternelle et amante chaleureuse en promesses. On n'est jamais bien sûr des personnages parce qu'ils sont mal définis, parce qu'ils se débent constamment, échappent à notre compréhension. C'est le grand jeu de saute-mouton des relations humaines, marquées au coin de l'incapacité viscérale d'atteindre les autres... cet enfer dont parlait...

Pendant deux heures, le public assiste, impuissant, égaré, mais revigoré par une belle scène de strip-tease, aux permutations de caractères et d'émotions qui, dès lors, dégèrent en inconsistance, l'entraînent dans un no man's land de l'esprit pour le moins déroutant.

Utilisant à qui mieux mieux des niveaux de langue détonnants, des sautes de tension dramatique imprévisibles, des entorses aux conventions scéniques, le texte et la mise en scène se culbutent, s'entrechoquent, frisent le clownesque, flirtent avec la dramaturgie, rivalisent de contretailles pour donner une estampe aux contours incertains. Beaucoup de matière sans traitement spécifique.

Heavy Duty pêche par prolixité, à l'image de ces chaudes soirées de bar où la vie jaillit de tous les corps... mais de façon tellement informelle.

HEAVY DUTY

de Pierre Brisset des Nos avec Léa-Marie Cantin, Louis-Georges Girard, Jacques Robitaille.
Mise en scène de Claude Binet assisté de Roger Parent
Scénographie: Michel Baker
Régie et éclairages: Jean Crépeau
Production: Le Théâtre du Vieux Québec



Phot'oeil François Bergeron

Du divertissement

Cinq pièces de dramaturges originaires de différents coins du Québec et de l'Ontario. Donc aucune revendication de monopole culturel centralisé. Ce qui nous vient de Montréal, à l'exception de *Broue*, n'emporte pas plus la palme que les productions de Québec ou d'Ottawa. Tout est uniformément non-convainquant. Et la superstructure commerciale du Trident, aussi réussie soit-elle, n'infirme en rien cette assertion.

Il faut bien l'admettre, cette première moitié de saison est décevante. Les spectacles étaient fort différents tous ont leur personnalité, mais aucun n'accroche vraiment. Le public a eu

droit à une introspection sérieuse (*Vie et mort des souris vertes*), à une analyse de moeurs diachronique (*A qui l'ptit coeur après neuf heures et demie*), à un vaudeville sur la taverne (*Broue*), à une visite nocturne dans la loge des strip-teaseuses (*Strip*) et à un balbutiement sur la difficulté de communication et l'univers en brouille des esthètes du physique (*Heavy Duty*). L'éventail des formes et des thèmes est large. Le soin apporté à chaque production, variable. La satisfaction du public, constante: c'est-à-dire à peu près également nulle.



Devant tant d'efforts pour plaire et charmer un public toujours aussi imprévisible, devant un tel déploiement de moyens, on ne peut que s'inquiéter de la désertion du public. D'autant plus que cette désertion est de deux ordres: l'abstention et l'abandon. D'une part on ne va plus au théâtre parce que, parce que, parce que. D'autre part, on y va mais en se satisfaisant de spectacles à rabais au niveau du contenu et en se privant du plaisir que devrait procurer le théâtre. Dans le premier cas ce sont les petits théâtres qui en souffrent et doivent assister impuissants, bien que se débattant comme des diables dans l'eau bénite, à la démission du public. Dans le deuxième cas, c'est le public qui est perdant parce qu'il sent obscurément qu'il y a supercherie quelque part.

Dans une telle conjoncture on serait tenté de faire le procès du public. Ce serait prendre le problème par la surface. Cependant, si l'on observe un peu ce public, avec ses exigences, ses sautes d'humeur, ses réflexions, on obtient un tout autre éclairage du problème auquel est confronté le milieu théâtral.

PREMIER POSTULAT

Le théâtre, sauf pour ses artisans, est un divertissement. Divertir signifie détourner... de la tension, du quotidien, de l'abrutissement. Un contact, aussi fugitif soit-il, avec la palpitation des sens.

Voyons un peu.

Quand il va au théâtre, le public s'ennuie. Et plus souvent qu'autrement, il en ressort avec un bof significatif. On ne l'a pas touché. Bien sûr, il a su apprécier telle recherche plastique, tel bon mot, telle trouvaille de mise en scène, telle coupe de costume. Bien sûr, il a eu le rire facile mais gros, la réflexion vive mais légère, le sommeil lent mais profond, la bière d'entracte rapide mais au moins fraîche. Bien sûr, il a pu un moment s'identifier ou du moins se reconnaître, bien sûr le langage qu'on lui tient ne lui est pas étranger. Mais en fin de compte la plus profonde insatisfaction demeure. Le divertissement, vite fait vite consommé, n'a pas divertit. Parce qu'il n'a pas détourné, il n'a pas déroté.

On n'y a pas retrouvé la magie, le déroutement du quotidien, ce voyage en dehors de notre temps, de notre espace. Pas de remous agréable, pas de plaisir profond. Pas de choc intellectuel, pas même de matière à réflexion ni sur soi, ni sur le politique. Ce théâtre reflète uniquement et simplement. Sans moduler, sans intervenir, sans modifier, il reflète. Trop.

La tendance journalistique

Les ravages du journalisme sont ici foudroyants. Or tous savent intimement que le journalisme n'a rien d'attrayant. Prenons à titre d'exemple... le présent article! Et pourtant c'est le cas pour *Strip*, *Heavy Duty* et le *P'tit coeur*. De l'information en abondance, mais sans traitement, sans transposition scénique véritable. Comme si l'on s'acharnait à faire du théâtre un enfant-surprise de la puissante famille des Media d'Information.

HYPOTHÈSE

Pour ne pas sombrer dans le journalisme, il faudrait considérer également les trois étapes suivantes:

1ère étape:

Collecte de l'information (à ne pas confondre avec le contenu).

3e étape:

Mise en forme: prétexte, thème, traitement scénique, niveau de langue.

2e étape:

Le contenu réalisé: mûrissement et lien entre la première et la troisième étape, resserrement, fondement des caractères.

Strip et le *P'tit coeur* illustrent très bien ce phénomène de plus en plus fréquent: on fait une bonne enquête sociologique, on rencontre les gens concernés, on remonte dans sa propre vie, puis, forcément, on fini par en retirer une certaine matière que l'on agence à peu près correctement et hop! Le tour est joué, une nouvelle pièce est prête pour le marché. Mais en cours de route, tout le processus créateur, innovateur, est abandonné. La première étape a été bien faite qui visait à amasser des renseignements. La troisième étape qui consiste à donner la forme a également été assumée, mais déjà avec plus de faiblesse. Dans le cas du *P'tit coeur* on a retenu une forme très classique, le niveau de langue et le ton sont justes, le temps réparti sur trois décennies appuie une intention très nette, à savoir que l'on n'évoque pas. Dans le cas de *Strip*, le montage est tout aussi théâtral, puisque les confrontations et interrelations relèvent d'un sens dramatique certain et recouvrent ainsi une certaine vraisemblance. Mais dans un cas comme dans l'autre, la deuxième étape, celle du mûrissement, du traitement de la matière, celle où le lien entre la matière et la forme vient souder l'ensemble, cette étape n'existe pas. L'oeuvre, coupée de sa force originale, de son intention, tourne court et demeure tout au plus une bonne dissertation.

Les personnages éviscérés avancent sans s'émouvoir au coeur d'un destin tellement puissant qu'ils n'ont plus aucune séve en eux: les pantins du *P'tit coeur*. Les personnages relativement insignifiants, parce que trop caricaturaux, ne passent pas la rampe, ils restent bien au chaud dans leurs idéaux perdus. De même les trois «grâces» de *Strip* s'encabanent entre leurs caisses de bière sans se compromettre... sans doute parce que ce qu'on a retenu de leur vie n'a rien à voir avec le prétexte, leur drame n'est plus spécifique et les comédiennes dérapent, à mi-chemin entre le texte et la mise en scène, sacrifiées par un titre qui ne tient pas ses promesses.

Le journalisme de *Heavy Duty* est fait de bons sentiments. Mi-enquête populaire, mi-parole d'homme en réponse à, la pièce ne cerne rien et croyant tout dire ne nous dit plus rien du tout. Encore ici la deuxième étape a été allégrement bafouée. Et la troisième guère mieux considérée. Les personnages en quête d'un auteur qui leur donnerait un véritable caractère s'ébattent à l'état de brouillon, mais parviennent tout de même, grâce aux comédiens et la comédienne qui les animent, à nous faire quelques fois plaisir.

Le journalisme de *Broue* diffère dans sa forme. Il relèverait plutôt de la bande dessinée. C'est une parodie et dans l'esprit des créateurs impliqués cela ne fait pas de doute. On a su resserrer chaque sketch, lui donner l'impact voulu. Le seul reproche que l'on pourrait faire à *Broue* et il est de taille, c'est son côté pernicieux. Son traite-

ment dans la lignée de la farce moyenâgeuse, relancée ici par les Guimond, les Poune, puis par les Latulippe à la télé en est directement responsable. C'est que la parodie n'est pas suffisamment grotesque: elle interdit au public de prendre du recul. Elle provoque l'adhésion totale de la majorité du public, adhésion contenue dans cette phrase anodine: «Enfin quelque chose pour nous autres, stie!».

Dans ce sens c'est une farce archaisante, nullement caractéristique de notre époque, mais très fidèle à cette fin des années soixante-dix, c'est-à-dire le cul-de-sac social, le point de non-retour. Personne ne s'en sort. Ni les personnages, ni la trop grande majorité du public pour qui la parodie n'est encore une fois qu'un reflet trop fidèle, ni provoquant, ni distancé.

DEUXIEME POSTULAT

Plus le plaisir qu'il provoque est intense, plus le divertissement est recherché.

Vie et mort des souris vertes n'entre aucunement dans la catégorie du journalisme. La mise en scène honnête souligne bien le texte. Les comédiennes sont excellentes. Et pourtant cette pièce n'a pas eu la faveur du public.

C'est qu'ici la dissertation est vraiment bien réussie, mais tombe dans l'essai psychologique. Sans parler de nombrilisme, puisque la pièce traite d'un problème relativement universel (les affres de la créativité que l'on peut transposer en difficultés de recréer sa vie), on peut reprocher à la pièce son côté autobiographique, trop spécifique, trop ponctuel. Au plus fort du théâtre de paroles de femmes du milieu de la dernière décennie elle eut sûrement attiré plus de monde. En 1981, elle semble désuète par son contenu.

Et alors aux yeux du public, en reprenant mon deuxième postulat, le divertissement manque d'intensité. Il dira sans doute que c'est bien, mais sans plus. C'est que encore une fois, la pièce ne rejoint pas ses attentes, ne l'atteint pas dans son véritable potentiel de plaisir.

En fin de compte, ce qui a fait défaut en cet automne '81 c'est l'audace. Quand la mise en scène et la scénographie ressortent du commun, c'est le texte qui est vide (*P'tit coeur*). Parfois le texte et la mise en scène s'annulent complètement (*Strip*) ou s'entrecroisent en évitant de produire un spectacle cohérent (*Heavy Duty*). Ailleurs, on concilie adéquatement scénographie, mise en scène et texte, mais rien n'est véritablement éclat (*Broue*) ou profondément stimulant (*Vie et mort*).

Il faudra bien aller voir du côté du théâtre parallèle, dans ce off-Haute-Ville bouillonnant qui s'annonce bien avec parmi d'autres les *Enfantômes*, le *Repère*, le Théâtre de Bon'-Humeur. Et ce merveilleux petit théâtre de poche nommée Le Retour.

Alain-Martin Richard

Fragment dactylographique
de Danielle Ricard ▶▶▶ ▶▶▶